

## **Epreuve orale du baccalauréat**

Classe de première générale 2

Professeur : Bernard BROCCQ

Lycée Léopold Elfort de Mana

Session de Juin 2020

Les textes sont présentés ici dans l'ordre du descriptif

Texte 1

***Marguerite Yourcenar, Mémoires d'Hadrien, 1951***

***(pages 68 et 69 du livre de poche)***

[...] On parle souvent des rêves de la jeunesse. On oublie trop ses calculs. Ce sont des rêves aussi, et non moins fous que les autres. Je n'étais pas seul à en faire pendant cette période de fêtes romaines : toute l'armée se précipitait dans la course aux honneurs. J'entrai assez gaiement dans ce rôle de l'ambitieux que je n'ai jamais joué longtemps  
5 avec conviction, ni sans avoir besoin du soutien constant d'un souffleur. J'acceptai de remplir avec l'exactitude la plus sage l'ennuyeuse fonction de curateur des actes du Sénat ; je sus rendre tous les services utiles. Le style laconique de l'empereur, admirable aux armées, était insuffisant à Rome; l'impératrice, dont les goûts littéraires se rapprochaient des miens, le persuada de me laisser fabriquer ses discours. Ce fut le  
10 premier des bons offices de Plotine. J'y réussis d'autant mieux que j'avais l'habitude de ce genre de complaisances. Au temps de mes débuts difficiles, j'avais souvent rédigé, pour des sénateurs à court d'idées ou de tournures de phrases, des harangues dont ils finissaient par se croire auteurs. Je trouvais à travailler ainsi pour Trajan un plaisir exactement pareil à celui que les exercices de rhétorique m'avaient donné dans  
15 l'adolescence ; seul dans ma chambre, essayant mes effets devant un miroir, je me sentais empereur. En vérité, j'apprenais à l'être ; des audaces dont je ne me serais pas cru capable devenaient faciles quand quelqu'un d'autre aurait à les endosser. La pensée simple, mais inarticulée, et par là même obscure, de l'empereur, me devint familière ; je me flattais de la connaître un peu mieux que lui-même. [...]

Texte 2

**Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, 1951.  
(Pages 171 et 172 du livre de poche)**

[...]

L'enfant a changé ; il a grandi. Il suffisait pour l'amollir d'une semaine d'indolence ; une après-midi de chasse lui rendait sa fermeté, sa vitesse athlétique. Une heure de soleil le faisait passer de la couleur du jasmin à celle du miel. Les jambes un peu lourdes du poulain se sont allongées ; la joue a perdu sa délicate rondeur d'enfance, s'est légèrement creusée sous la pommette saillante ; le thorax gonflé d'air du jeune coureur au long stade a pris les courbes lisses et polies d'une gorge de Bacchante. La moue boudeuse des lèvres s'est chargée d'une amertume ardente, d'une satiété triste. En vérité, ce visage changeait comme si nuit et jour je l'avais sculpté.

Quand je me retourne vers ces années, je crois y retrouver l'Âge d'Or. Tout était facile : les efforts d'autrefois étaient récompensés par une aisance presque divine. Le voyage était jeu : plaisir contrôlé, connu, habilement mis en œuvre. Le travail incessant n'était qu'un mode de volupté. Ma vie, où tout arrivait tard, le pouvoir, le bonheur aussi, acquérait la splendeur de plein midi, l'ensoleillement des heures de la sieste où tout baigne dans une atmosphère d'or, les objets de la chambre et le corps étendu à nos côtés. La passion comblée a son innocence, presque aussi fragile que toute autre : le reste de la beauté humaine passait au rang de spectacle, cessait d'être ce gibier dont j'avais été le chasseur. Cette aventure banalement commencée enrichissait, mais aussi simplifiait ma vie : l'avenir comptait peu ; je cessai de poser des questions aux oracles ; les étoiles ne furent plus que d'admirables dessins sur la voûte du ciel. Je n'avais jamais remarqué avec autant de délices la pâleur de l'aube sur l'horizon des îles, la fraîcheur des grottes consacrées aux Nymphes et hantées d'oiseaux de passage, le vol lourd des cailles au crépuscule. Je relus des poètes: quelques uns me parurent meilleurs qu'autrefois, la plupart, pires. J'écrivis des vers qui semblaient moins insuffisants que d'habitude.

[...]

Texte 3 (parcours associé)

**Marivaux, La vie de Marianne (1731-1741)**

Parmi les jeunes gens dont j'attirais les regards, il y en eut un que je distinguai moi-même, et sur qui mes yeux tombaient plus volontiers que sur les autres.

J'aimais à le voir, sans me douter du plaisir que j'y trouvais; j'étais coquette pour les autres, et je ne l'étais pas pour lui; j'oubliais à lui plaire, et ne songeais qu'à le regarder.

Apparemment que l'amour, la première fois qu'on en prend, commence avec cette bonne foi-là, et peut-être que la douceur d'aimer interrompt le soin d'être aimable.

Ce jeune homme, à son tour, m'examinait d'une façon toute différente de celle des autres : il y avait quelque chose de plus sérieux qui se passait entre lui et moi. Les autres applaudissaient ouvertement à mes charmes, il me semblait que celui-ci les sentait; du moins je le soupçonnais quelquefois, mais si confusément, que je n'aurais pu dire ce que je pensais de lui, non plus que ce que je pensais de moi. Tout ce que je sais, c'est que ses regards m'embarrassaient, que j'hésitais de les lui rendre, et que je les lui rendais toujours; que je ne voulais pas qu'il me vît y répondre, et que je n'étais pas fâchée qu'il l'eût vu.

Enfin on sortit de l'église, et je me souviens que j'en sortis lentement, que je retardais mes pas; que je regrettais la place que je quittais; et que je m'en allais avec un cœur à qui il manquait quelque chose, et qui ne savait pas ce que c'était. Je dis qu'il ne le savait pas; c'est peut-être trop dire, car, en m'en allant, je retournais souvent la tête pour revoir encore le jeune homme que je laissais derrière moi; mais je ne croyais pas me retourner sur lui. »

**Marivaux, La vie de Marianne (1731-1741)**

Texte 4

**Beaumarchais, le Mariage de Figaro, 1784. (I,1)**

[...]

Figaro — Eh, qu'est-ce qu'il y a ? bon Dieu !

Suzanne — Il y a, mon ami, que, las de courtiser les beautés des environs, monsieur le comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme ; c'est sur la tienne, entends-tu, qu'il a jeté ses vues, auxquelles il espère que ce logement ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal Bazile, honnête agent de ses plaisirs, et mon noble maître à chanter, me répète chaque jour, en me donnant leçon.

Figaro — Bazile ! ô mon mignon, si jamais volée de bois vert, appliquée sur une échine, a dûment redressé, la moelle épinière à quelqu'un...

Suzanne — Tu croyais, bon garçon, que cette dot qu'on me donne était pour les beaux yeux de ton mérite ?

Figaro — J'avais assez fait pour l'espérer.

Suzanne — Que les gens d'esprit sont bêtes !

Figaro — On le dit.

Suzanne — Mais c'est qu'on ne veut pas le croire.

Figaro — On a tort.

Suzanne — Apprends qu'il la destine à obtenir de moi secrètement, certain quart d'heure, seul à seule, qu'un ancien droit du seigneur... Tu sais s'il était triste !

Figaro — Je le sais tellement, que si monsieur le Comte, en se mariant, n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'eusse épousée dans ses domaines. [...]

**Beaumarchais, le Mariage de Figaro, 1784. (I,1)**

Texte 5

**Beaumarchais, le Mariage de Figaro, 1784. (V,3)**

FIGARO — [...] Non, monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas... Vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie ! ... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. Du reste, homme assez ordinaire ! tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs, pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagne : et vous voulez jouter... On vient... C'est elle... Ce n'est personne. La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié. (*Il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ? Fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête ; et partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire ! Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fust-je mis une pierre au cou ! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail. Auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule : à l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Egypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc : et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : chiens de chrétiens. Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. [...]

**Beaumarchais, le Mariage de Figaro, 1784. (V,3)**

Texte 6 (parcours associé)  
**Molière, Les Fourberies de Scapin (1671), Acte I, cène 1**

**Octave** – Ah ! fâcheuses nouvelles pour un cœur amoureux ! Dures extrémités où je me vois réduit ! Tu viens, Silvestre, d'apprendre au port que mon père revient ?

**Silvestre** – Oui.

**Octave** – Qu'il arrive ce matin même ?

**Silvestre** – Ce matin même.

**Octave** – Et qu'il revient dans la résolution de me marier ?

**Silvestre** – Oui.

**Octave** – Avec une fille du seigneur Géronte ?

**Silvestre** – Du seigneur Géronte.

**Octave** – Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela ?

**Silvestre** – Oui.

**Octave** – Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle ?

**Silvestre** – De votre oncle.

**Octave** – À qui mon père les a mandées<sup>1</sup> par une lettre ?

**Silvestre** – Par une lettre.

**Octave** – Et cet oncle, dis-tu, sait toutes nos affaires.

**Silvestre** – Toutes nos affaires.

**Octave** – Ah ! parle, si tu veux, et ne te fais point, de la sorte, arracher les mots de la bouche.

**Silvestre** – Qu'ai-je à parler davantage ? Vous n'oubliez aucune circonstance, et vous dites les choses tout justement comme elles sont.

**Octave** – Conseille-moi, du moins, et me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

**Silvestre** – Ma foi ! je m'y trouve autant embarrassé que vous, et j'aurais bien besoin que l'on me conseillât moi-même.

**Octave** – Je suis assassiné par ce maudit retour.

**Silvestre** – Je ne le suis pas moins.

**Octave** – Lorsque mon père apprendra les choses, je vais voir fondre sur moi un orage soudain d'impétueuses<sup>2</sup> réprimandes<sup>3</sup>.

**Silvestre** – Les réprimandes ne sont rien ; et plût au Ciel que j'en fusse quitte à ce prix ! Mais j'ai bien la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies, et je vois se former de loin un nuage de coups de bâton qui crèvera sur mes épaules.

**Octave** – Ô Ciel ! Par où sortir de l'embarras où je me trouve ?

**Silvestre** – C'est à quoi vous deviez songer, avant que de vous y jeter.

**Octave** – Ah ! tu me fais mourir par tes leçons hors de saison.

**Silvestre** – Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.

**Octave** – Que dois-je faire ? Quelle résolution prendre ? À quel remède recourir ?

**Les Fourberies de Scapin, Molière (1671), Acte I, cène 1**

---

<sup>1</sup> Envoyées.

<sup>2</sup> Violentes et rapides.

<sup>3</sup> Blâme, paroles sévères visant à corriger celui ou celle à qui elles s'adressent.

Texte 7

**Des Cannibales, chapitre 31 du premier livre des Essais de Montaigne, 1595.**

[...] Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en ce peuple, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas conforme à ses usages<sup>4</sup> ; à vrai dire, il semble que nous n'avons autre critère de la vérité et de la raison que l'exemple et l'idée des opinions et usages du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, le parfait gouvernement, la façon parfaite et accomplie de se comporter en toutes choses<sup>5</sup>. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, d'elle-même et de son propre mouvement, a produits : tandis qu'à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. C'est dans ces créations spontanées que sont vivantes et vigoureuses les vraies - et les plus utiles et les plus naturelles- vertus et propriétés, que nous avons abâtardies en ceux-ci, et que nous avons adaptées au plaisir de notre goût corrompu. Et pourtant, la saveur même et délicatesse sont, à notre goût, excellentes, et dignes des nôtres, dans divers produits de ces contrées-là qui ne sont pas cultivées. Rien ne justifie que l'artifice soit plus honoré que notre grande et puissante mère Nature. Nous avons tellement surchargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions que nous l'avons complètement étouffée. Il n'en reste pas moins que, partout où sa pureté resplendit, elle fait extraordinairement honte à nos vaines et frivoles entreprises.

Et le lierre pousse mieux de lui-même

L'arbousier croit plus beau

Dans les antres isolés,

Et les oiseaux chantent plus suavement sans aucun artifice. (Properce<sup>6</sup>, I,2 10)

**Michel de Montaigne, Les Essais, Des Cannibales, Chapitre 31 (1595)**

**Traduction en français moderne par Michel TARPINIAN, éditions Ellipses, 1994.**

---

<sup>4</sup> Montaigne invente ici la notion de relativité des cultures.

<sup>5</sup> Il est essentiel ici d'entendre le « parler à feinte » de l'auteur, c'est à dire l'ironie de Montaigne.

<sup>6</sup> Poète latin.

Texte 8 (parcours associé). LE PASSAGE PRÉSENTÉ EST ENTRE CROCHETS  
**Jean de Léry, Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, chapitre XIII, 1578.**

Au reste, parce que nos Tupinambas<sup>7</sup> sont fort ébahis<sup>8</sup> de voir les Français et autres des pays lointains prendre tant de peine d'aller quérir<sup>9</sup> leur Arabotan, c'est-à-dire bois de Brésil, il y eut une fois un vieillard d'entre eux qui sur cela me fit cette demande :

« Que veut dire que vous autres Mairs et Peros, c'est-à-dire Français et Portugais, venez de si loin pour quérir du bois pour vous chauffer, n'y en a-t-il point en votre pays ? »

À quoi lui ayant répondu que oui et en grande quantité, mais non pas de telles sortes que leur bois de Brésil, lequel nous ne brûlions pas comme il pensait, mais (comme eux-mêmes en usaient pour rougir leurs cordons de coton, plumages et autres choses) que les nôtres l'emmenaient pour faire de la teinture, il me répliqua soudain :

« D'accord, mais vous en faut-il tant ?

– Oui, lui dis-je, car (en lui faisant trouver bon<sup>10</sup>) y ayant tel marchand en notre pays qui a plus de frises<sup>11</sup> et de draps rouges, voire même (m'accommodant<sup>12</sup> toujours à lui parler de choses qui lui étaient connues) de couteaux, ciseaux, miroirs et autres marchandises que vous n'en avez jamais vu par deçà<sup>13</sup>, un tel seul achètera tout le bois de Brésil dont plusieurs navires s'en retournent chargés de ton pays.

[– Ha, ha, dit mon sauvage, tu me contes merveilles. »

Puis ayant bien retenu ce que je lui venais de dire, m'interrogeant plus outre, dit :

« Mais cet homme tant riche dont tu me parles, ne meurt-il point ?

– Si fait, si fait, lui dis-je, aussi bien que les autres. »

Sur quoi, comme ils sont aussi grands discoureurs, et poursuivent fort bien un propos jusqu'au bout, il me demanda derechef :

« Et quand donc il est mort, à qui est tout le bien qu'il laisse ?

– À ses enfants, s'il en a, et à défaut d'iceux<sup>14</sup> à ses frères, sœurs et plus prochains parents.

– Vraiment, dit alors mon vieillard (lequel comme vous jugerez n'était nullement lourdaud), à cette heure connais-je<sup>15</sup> que vous autres Mairs, c'est-à-dire Français, êtes de grand fous : car vous faut-il tant travailler à passer la mer, sur laquelle (comme vous nous dites étant arrivés par-deçà) vous endurez tant de maux, pour amasser des richesses ou à vos enfants ou à ceux qui survivent après vous ? La terre qui les a nourris n'est-elle pas aussi suffisante pour les nourrir ? Nous avons (ajouta-t-il), des parents et des enfants, lesquels, comme tu vois, nous aimons et chérissons ; mais parce que nous nous assurons qu'après notre mort la terre qui a nous a nourris les nourrira, sans nous en soucier plus avant, nous nous reposons sur cela. »

Voilà sommairement et au vrai le discours que j'ai ouï de la propre bouche d'un pauvre sauvage américain.]

**Jean de Léry, Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, chapitre XIII, 1578.**

---

<sup>7</sup> Peuples amérindiens.

<sup>8</sup> Etonnés.

<sup>9</sup> Chercher.

<sup>10</sup> Pour le persuader

<sup>11</sup> Étoffes, tissus.

<sup>12</sup> Essayant

<sup>13</sup> Chez les Tupinambas, au Brésil.

<sup>14</sup> S'il n'a pas d'enfants.

<sup>15</sup> Je me rends compte.



Texte 9

**Guillaume Apollinaire, Alcools, Marie, 1913**

Marie

Vous y dansiez petite fille  
Y danserez-vous mère-grand  
C'est la maclotte qui sautille  
Toute les cloches sonneront  
Quand donc reviendrez-vous Marie

Les masques sont silencieux  
Et la musique est si lointaine  
Qu'elle semble venir des cieux  
Oui je veux vous aimer mais vous aimer à peine  
Et mon mal est délicieux

Les brebis s'en vont dans la neige  
Flocons de laine et ceux d'argent  
Des soldats passent et que n'ai-je  
Un cœur à moi ce cœur changeant  
Changeant et puis encor que sais-je

Sais-je où s'en iront tes cheveux  
Crépus comme mer qui moutonne  
Sais-je où s'en iront tes cheveux  
Et tes mains feuilles de l'automne  
Que jonchent aussi nos aveux

Je passais au bord de la Seine  
Un livre ancien sous le bras  
Le fleuve est pareil à ma peine  
Il s'écoule et ne tarit pas  
Quand donc finira la semaine

**Guillaume Apollinaire, Marie, Alcools, 1913**

Texte 10

**Guillaume Apollinaire, Les cloches, Alcools, 1913**

### Les Cloches

Mon beau tzigane mon amant  
Écoute les cloches qui sonnent  
Nous nous aimions éperdument  
Croyant n'être vus de personne

Mais nous étions bien mal cachés  
Toutes les cloches à la ronde  
Nous ont vus du haut des clochers  
Et le disent à tout le monde

Demain Cyprien et Henri  
Marie Ursule et Catherine  
La boulangère et son mari  
Et puis Gertrude ma cousine

Souriront quand je passerai  
Je ne saurai plus où me mettre  
Tu seras loin Je pleurerai  
J'en mourrai peut-être

**Guillaume Apollinaire, Les cloches, Alcools (1913)**

Texte 11 (parcours associé)  
**Baudelaire, Enivrez-vous, 1864**<sup>16</sup>

## ENIVREZ-VOUS

Il faut être toujours ivre. Tout est là : c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve.

Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous.

Et si quelquefois, sur les marches d'un palais, sur l'herbe verte d'un fossé, dans la solitude morne de votre chambre, vous vous réveillez, l'ivresse déjà diminuée ou disparue, demandez au vent, à la vague, à l'étoile, à l'oiseau, à l'horloge, à tout ce qui fuit, à tout ce qui gémit, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante, à tout ce qui parle, demandez quelle heure il est ; et le vent, la vague, l'étoile, l'oiseau, l'horloge, vous répondront : « Il est l'heure de s'enivrer ! Pour n'être pas les esclaves martyrisés du Temps, enivrez-vous ; enivrez-vous sans cesse ! De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. »

**Baudelaire, Enivrez-vous, Le Spleen de Paris, XXXIII 1869**

---

<sup>16</sup> Ce poème a d'abord été publié dans le journal le Figaro en 1864 avant d'être intégré au recueil Le Spleen de Paris, publié à titre posthume en 1869.